

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 43 [i.e. 44]

Artikel: Souvenirs et glanures
Autor: D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204578>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'une haie de noisetiers, et je rentrais à la ferme. A quatre heures, je reportais le panier aux faucheurs, et nous prenions les « quatre-heures ». Le soir, on soupait à sept heures, on prenait le « pousseu » à neuf heures et nous allions nous coucher. Voilà tout.

— Et le lendemain ?

— Le lendemain ? Eh bien, c'était la même chose !

Paradoxe à part, ne trouvez-vous pas cette manière de villégiaturer préférable à celle des gens, réputés de bon sens, qui se chargent de malles, de valises, de boîtes à chapeaux, et de gare en gare, à travers les bousculades, s'en vont vivre quinze jours dans la fièvre des grands voyages ? Il y a quelque part, dans l'« Imitation de Jésus-Christ », à ce propos, une phrase bien profonde : « Pourquoi voyager, dit le saint auteur, puisque vous trouverez partout le » même ciel, les mêmes gens, la même terre et » les mêmes tristesses ? » Jacques qui n'a pas lu l'« Imitation », a deviné cela. Il passe, ô singularité, ses vacances à se reposer ! Mais, au moins, ne me demandez pas de quelles fatigues il se repose.

PAYSAN DU SEYON.

COUMEINT ANDRIEN LOU MONNA, ALEXIS DE L'ESPÉRANCE ET SALOMON BLOMBACH FONT ONNA PATZE.

COGNAIT VO Alexis de l'Espérance ? On lou nommè deince, parceque l'espeirè adi ; quand vint la piodze, espeirè apri lou bi teimps ; quand fâ ché, iespeirè la piodze ; quand ye fâ frâ, iespeirè lo tzaud ; quand ye fâ tzaud, iespeirè lou frâ, etc. Assebin restave avoué sa fenna, onna galeza dama dein onna balla carraie qu'on appelle l'Espérance.

Ye n'ein a min à li por cogneitre les tzévaux ; ne sè lèsse pas mettrè dedein per les juifs. Se n'ami Andrien, qui est monnâ, au bor dau lé eintre Velenava et Outs, on tot fin (ye ne sara pas monnâ sein çein), avai fauta d'on bon et fort tsévaux por son méti et coumeint qu'atrou ge veiant mi qué doux, ye l'écrit à Alexis de l'Espérance dé veni avoué li tsi Salomon Blombach por cheidre on bidet, et coumeint Salomon l'é on bon gaillâ, Andrien lei de deince, ein beivesseint on verrou por finir lou martzi :

— Te veinds bin tchai ton bidet ; se te ne rabats pas oquié, te lou laissou.

— Te ma vie ! Tiaple me prèle ! que cet verre il m'emboissonne si che ne fais bas le chuste brix, que lei dit Salomon.

2 FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

La Jambe à François.

RÉCIT VAUDOIS

par Alfred Cerésolo.

DÉDIÉ À MON AMI PHILIPPE GODET

CE n'était que trop vrai ; car quand ils m'ont soulevé pour me mettre sur le char, il semblait, en prenant ma jambe, qu'ils portaient un sac de noix, tant mes os étaient escarfaillés.

J'ai vite pris une bonne gorgée de vieux pour que le cœur n'aille pas me fausser la parade ; je me suis recommandé à Celui qui est le Maître, et Louis m'a vite entortillé la jambe avec des herbes fraîches, de la salette et du barboutzet. Sans ces bons soins, je crois bien que j'aurais été quasiment perdu ratiboisé.

Comme bien vous pouvez penser, la descente, dans ces dérupites et le long de ces chables, n'a pas été une partie de plaisir. A ce moment, je ne pensais plus aux oiseaux. Je n'entendais que mon corailon de Louis qui pleurait et ce sauvage de Hanz qui jurait après la jument.

— Oï, que l'ei fa Alexis, mâ por on tsévaux tchai, l'é on tsévaux tchai.

— Vi, ma foi, mais che veux on me goupe le tête, si c'est pas un pon pête, il n'a peur té rien.

— On vei bein que ti es Israëlisse coumeint cique qu'étaï chu lou bateau à vapeu avoué Jonâ, chu la mer rodze, quand n'a baleinna fa-sei peintzi lou bateau, lou capitaine lei a lanci onna trablîa, pou l'éterti ; la baleinna avala la trablîa, ye lei tzampa apri on tabouret que la balleina avala assebin ; enfin on lei a tzampa des oranges por l'eintreteni on momeint, ye la medzi ti liau fruits. Enfin dé comptou lei an lanci on villiou juif célibataïrou que n'étaï pas damadzou et que la baleinna medze assebin. Coumeint ci bougrou dé gros pesson risquavé adi de feiré bétécula lou bateau, Jonâ qu'éta on brav'hommou, sè dévoué et chauté dein la mer ! La baleinna l'avalé assebin coumeint vò l'ai ti lié dein la Bibla.

Einfîn on finné per io on arai d't coumeinci ; les ovra dau bateau à vapeu an pètz la baleinna avoué on gros hameçon, l'an aveitaïé chu lou navire et lan achommaïe.

Coumeint on vollhiavé ein fèrè boutzéri, on lei a overt lou veintrou et devena vò, me n'ami Salomon, cein que l'on a trôva dein ci veintrou ?

— Non ma foi, che sais bas.

— On a trova lou juif qu'étaï asseta chu lou tabouret devant la trablîa que veinda lès oranges à Jonas !

— Eh pien Andrien, sais tu bourquoi, il être un chuiif errant par le monde ?

— Ma fei na, que fâ lou monnâ.

— Eh pien, les chuiifs ils ont voulu chercher un meunier qui ne soit pas voleur, alors ils ont envoyé un des leurs pour tâcher de trouver un meunier brave, et le chuiif il cherche encore, et il veut encore longtemps chercher !

Ma fei Andrien étaï bein prou eimbêta, mâ coumeint Andrien, Alexis et Salomon étan des bons lulus, ye sè mettant ti à riré dé la farça. Ye l'an ancora bu on demi de bon novi et l'an fini lou martzi à l'amiable et sè san quitta bons amis.

MÉRINE.

Est-ce assez clair ? — Un superbe placard, découvert sur la devanture d'une boutique :

Fermé pour cause de réouverture.

La précaution forcée. — Quand je sors le soir, disait à un ami M. K., je prends toujours un « nerf de bœuf ».

— Parbleu, tu ne pourrais guère faire autrement.

A midi, on fut dans la cour... Matin ! Quand je vis venir en bas les escaliers, à ma rencontre, ma brave Henriette et mes petits, ma foi ! il n'y a pas... il n'y a pas de carabiniers qui fasse, les larmes m'ont jiclé dehors.

— Mon François ! mon pauvre François ! crie ma femme en pleurant, qu'as-tu attrapé ?

— La jambe est frou, ma pauvre amie ; mais le cœur n'a rien de mal.

— Oh ! mon Dieu !

— C'est encore du bonheur que je n'aie pas été assommé... Portez-moi vite sur le lit.

Pendant que les larmes de ma brave Henriette me tombaient quatre à quatre sur le gilet, ils m'ont porté dans ma chambre.

— M'y voici pour un moment ! que je leur fais... C'est égal, soumettons-nous. A la garde de Dieu !

— Oh ! nous allons bien te soigner, dit Henriette en m'embrassant.

— Nous saurons tous te cocoller, dirent les petits.

— Voici le docteur ! dit Louis en entrant.

— Vite la casse auparavant ! je meurs de soif !...

Au bout d'une minute, le temps de vite remettre les meubles en place et d'arranger bien le lit, voici le médecin ! Ce brave docteur, je l'aimais comme un père, car c'était un de ces bons vieux médecins de campagne, dévoué de jour et de nuit, et que chacun portait sur son cœur. Rien qu'à le voir arriver dans une famille, il semblait que le courage reprenait à chacun, tant il avait de gaieté, de savoir

Souvenirs et glanures.

Quand j'étais petit, je n'étais pas toujours très sage — on le disait au moins, — or, un de ces jours néfastes, ma bonne tante qui m'avait bien grondé termina par m'embrasser. Je m'en fus alors vers ma mère et lui dis :

— Oh maman, un baiser fait passer le goût de la dent-de-lion.

*

Un enfant voit passer un prêtre et s'écrie :

— Vois-tu, maman, c'est l'oncle en haut et tante en bas. D.

LES MAÎTRES D'ÉCOLE JUIFS

A YVERDON

UN journal d'Allemagne, la *Gazette de Voss*, a publié dernièrement une lettre inédite de Pestalozzi, où se dépeint bien le caractère du grand éducateur et qui montre en même temps les difficultés matérielles dans lesquelles il se débattait. Elle date de 1813. A cette époque, les jeunes pédagogues se rendaient d'un peu partout à Yverdon, auprès du maître, pour achever de se former. Suivant cet exemple, la communauté israélite de Hameln avait envoyé son maître d'école dans la cité de Pestalozzi, non sans l'avoir pourvu de lettres d'introduction, dont une du professeur Michaëlis, de l'Université de Tubingue, lui-même enfant de Hameln. Pestalozzi répondit à ce dernier par la missive que voici :

Yverdon, ce 20 août 1813.

Monsieur le professeur Michaëlis,
à Tubingue.

Monsieur,

M. Gerber, ci-devant maître d'école à Hameln, est ici depuis deux jours. Il m'a remis votre lettre de recommandation, ainsi qu'une autre de M. de Wangenheim. Je suis heureux de voir qu'une nation si fort malmenée depuis tant de siècles ait conservé son caractère propre et donne des preuves aussi indéniables de sa vitalité, de même que de son intérêt pour la cause de l'éducation ; aussi suis-je tout disposé à former quelques maîtres d'école israélites.

Je ne puis naturellement vous donner encore mon jugement sur M. Gerber. Il faut pour cela que je l'observe à loisir dans son enseignement, dans ses études et dans toute sa conduite. Je crois pouvoir dire cependant sans me tromper qu'il ne manque ni d'intelligence, ni du désir de s'instruire. En attendant d'en savoir davantage, ayez la bonté, monsieur, d'écrire à M. Jacobson pour qu'il lui accorde les secours néces-

et de jolies attentions. En tous cas, il ne ressemblerait pas à certains de ces petits figolets de ville qui font leurs incrédules, leurs fendants et leurs marchands d'embarras. Notre vieux docteur d'alors était tout simple ; il ne voulait rien de ces manières, et jusqu'à son dernier jour (il est mort en 1870 et il avait pris les deux sept), il est resté le même, tout brave et bon enfant.

Ma fiste ! quand il a vu ma jambe en cet état, toute laide et démanguillonnée, il a hoché la tête avec un air de circonstance que je n'ai que trop compris.

— Croyez-vous que je veuille m'en ravoïr ? que je lui fais.

— Il faudra prendre tout notre courage, mon cher François, et faire nos adieux à cette jambe.

— A vos ordres, docteur ! On est là... J'ai pleine confiance... Quand vous voudrez.

Et le voilà qui fait tout préparer : des linges, de l'eau, sa trousse, ses outils. Ce n'était pas joli à voir, allez toujours. N'importe ! En moins de rien, l'affaire de retrousser ses manches, de faire tirer le lit, les rideaux, il se met en route... Ah ! pauvres amis ! Quand il est arrivé à l'os, au grand os, il lui a fallu un moment. Était-ce l'âge, la chaleur, l'émotion ? Bref ! il a fait long, rude long. D'abord il a commencé à scier à un endroit, ensuite il a repris à un autre. Ah ! tonnerre de scie ! Quand j'y repense, toute ma vie j'entendrai cette musique infernale qui me secouait le cerveau et m'ébranlait ma